

s'empessa de descendre, et le trouva assis dans son fauteuil ; et, absolument comme si le séjour et le départ du jeune Rivolat n'avaient eu aucune influence sur ses sentiments, elle s'avança près du baron, lui mit ses deux mains sur l'épaule et posa sa joue contre la sienne.

—Cher oncle, murmura-t-elle, qu'est-ce que la pauvre Hélène peut faire pour vous ? Y a-t-il quelque chose au monde, cher oncle, qui puisse éclaircir votre front ou faire naître un sourire sur ces lèvres qui rient si rarement ?

Le baron ôta doucement les mains de dessus ses épaules, et dit gravement, mais non avec froideur, en indiquant une chaise près de lui :

—Asseyez-vous, Hélène, je désire vous parler d'affaires importantes qui vous concernent vous, Béatrice et Raoul.

Un moment elle perdit son sourire et tourna vers lui un regard effrayé, mais ce fut l'affaire d'un instant ; car, quand elle se fut assise, ses traits avaient repris leur belle expression, — expression étrange, cependant, et qui faisait frissonner ceux-mêmes qu'ils fascinaient.

M. de Romilly la regarda fixement durant une minute ou deux avant de parler. Il remarqua la singulière lumière qui brillait dans ses yeux, et qui, par moments, lui donnait l'air d'un démon mis sur la terre pour causer la perdition d'autrui ; mais il s'imagina qu'il était trompé par ses sens, et il considéra comme absurde la pensée qui lui vint à l'esprit.

Il la connaissait depuis des années, et il ne l'avait jamais trouvée coupable de ces petits péchés habituels à l'enfance. Il ne l'avait, même, jamais vue montrer de la méchanceté envers les animaux.

Il est vrai qu'elle n'avait ni oiseaux, ni aucun animal favori ; mais il n'avait jamais eu de reproches sérieux à lui adresser.

Conséquemment, il se dit qu'il serait injuste d'interpréter une expression de ses yeux d'une manière que ne justifiait aucune action de sa vie passée.

—Hélène, commença-t-il brusquement, je vous considère comme l'un de mes enfants.

Une vive rougeur se répandit soudainement sur ses joues et sur son cou, mais elle disparut aussi vite pour faire place à une pâleur de marbre.

—L'un de mes enfants, plus âgé que ma chère et douce Béatrice, continua le baron, mais pour cela même avec qui l'on peut raisonner, que l'on peut conseiller, et, j'espère, diriger.

Elle le regarda avec surprise, mais ne répliqua pas.

—J'ai pour vous, poursuivit M. de Romilly, l'affection d'un père, Hélène. Mon désir le plus grand est d'assurer votre avenir et aussi, s'il est possible, de vous voir heureuse. Me croyez-vous ?

—Oh ! mon cher oncle, murmura-t-elle, avec des larmes dans les yeux, — vous, vous mon seul ami en ce monde, — vous toujours si bon.

—Laissez-là ces expressions de gratitude, dit le baron en l'interrompant ; vous êtes, comme je vous l'ai souvent répété, trop reconnaissant pour moi.

—Je ne le serai jamais assez, s'écria-t-elle avec enthousiasme.

—Si, répliqua-t-il. Je vois plus clairement que vous où doit être tirée la ligne. Mais, sans autre préambule, venons au fait. Hélène, la nature vous a donné beaucoup d'agréments ; vous êtes bien née, vous êtes bien élevée ; vous avez de sérieux avantages physiques, et vous porterez une couronne mieux que beaucoup que je pourrais nommer. Mal-

heureusement, les ducs, de nos jours, épousent non de jolies personnes, mais de grandes fortunes, combinées avec une fière descendance. Je ne saurais donc vous engager à rêver un duc pour mari.

—Oh ! monsieur !

—Non, Hélène ; mais je puis vous empêcher, c'est-à-dire je ferai mon possible pour vous empêcher de livrer votre avenir à un prodige, à un joueur et un libertin.

—Je ne vous comprends pas, monsieur, dit-elle avec un étonnement réel.

—Quelques mots vous feront comprendre, et ne laisseront plus de place au doute, répliqua le baron. Aussitôt après l'arrivée d'Ernest Rivolat ici, je m'aperçus qu'il n'était pas insensible à votre beauté ; — c'était tout naturel. Je m'aperçus aussi que sa personne, sa voix mélodieuse n'étaient pas sans influence sur vous.

Elle se sentit plus froide que de la glace et elle entendit un bourdonnement dans ses oreilles, mais elle ne témoigna aucune émotion.

Il continua.

—Je m'occupai dès lors de prendre des renseignements, et ces renseignements, croyez-moi, Hélène, sont des plus fâcheux pour Ernest Rivolat. Ce jeune homme n'est qu'un mendiant qui a dépensé ou engagé non-seulement tout ce qu'il a, mais encore ce qu'il espère obtenir de l'avenir. Il a pour amis des étourdis qui le mènent à sa perte, et je vous conseille, s'il a fait quelque impression sur vous, d'arracher son image de votre souvenir.

Il s'arrêta et la regarda longuement.

Elle baissa les yeux, devint très pâle et trembla comme une asperge ; mais elle ne parla pas.

—Hélène, mon enfant, continua le baron d'une voix plus douce, mais avec moins de fermeté, à partir d'aujourd'hui nous ne mentionnerons plus jamais son nom, mais laissez-moi achever ce que j'avais à vous dire de lui.

Il a décidé qu'il vous épouserait, et qu'un tiers de mes propriétés vous appartiendrait. Il a même déjà emprunté de l'argent dans cet espoir.

—Oh ! monsieur, est-ce possible ? s'écria Hélène en joignant les mains.

—C'est si vrai, que j'ai pris en ce qui concerne lui et vous les dispositions suivantes, répliqua le baron avec un accent de sévérité. J'ai placé la somme nécessaire pour vous assurer un revenu de vingt mille francs. Ce revenu, j'ai spécifié dans mon testament qu'il sera à vous à ma mort, ou quand vous vous marierez, — à moins que vous n'épousiez Ernest Rivolat. Dans ce cas, la part que je vous destine, ira grossir celle de mon neveu Raoul, et vous n'aurez rien à attendre de moi.

Ce garçon est un misérable, et il vous faut l'oublier. Bien plus, vous devez remercier Dieu de vous avoir sauvée du malheur d'unir votre destinée à la sienne.

Elle baissa la tête, comme pour cacher l'expression de son visage ; mais elle resta silencieuse.

M. de Romilly, de son côté, ne rompit pas le silence. Il désirait que ses paroles fissent sur elle une vive impression.

Au bout de quelques instants, il se redressa et dit :

—J'ai été aussi explicite, Hélène, parce que mon intention est que vous sachiez ce que je veux faire pour vous. Du moment où vous connaîtrez jusqu'à quel point je puis vous être utile, vous saurez quelle limite vous devrez mettre à votre imagination, et cela vous mettra à même d'éviter de vous attirer à l'avenir des désagréments dont je

regretterais infiniment d'être la cause. Vous vous apercevrez, quand je ne serai plus, que ce n'est pas une maigre pitance que je vous laisse. Cela suffira pour vous assurer un sort honorable si vous ne vous mariez pas, et dans le cas contraire, ce sera un appoint qui aura sa valeur.

Quelque chose comme un soupir s'échappa des lèvres d'Hélène, mais elle resta la tête baissée, de façon que le baron ne put voir, à l'expression de ses yeux, ce qui se passait dans son esprit.

Il s'imagina qu'elle souffrait de ce qu'il venait de lui dire, et il s'empessa d'ajouter :

—Comme ma chère Béatrice n'est encore qu'une enfant, et que Raoul est presque aussi jeune qu'elle, il est trop tôt de former des plans pour leur avenir ; mais je compte beaucoup sur votre intelligence et sur vos soins pour faire de ma fille, — ce qu'elle sera, j'espère, — une jeune personne charmante, digne de vivre dans la sphère, où la placeront sa beauté et sa richesse. Je peux vous avouer, par parenthèses, que notre voisin, le duc de Flamanville, convoite ces propriétés, et que, si j'avais une fille en âge d'être mariée, il viendrait très-probablement me demander sa main. Mais, je le répète, ce n'est que par parenthèse que je parle ainsi : dans une dizaine d'années, ce sera une question à examiner. Ma fille aura toutes mes possessions territoriales, avec des masses d'argent assez considérables ; et, puisque je me suis avancé si loin, je puis vous confier, Hélène, que je vous ai désignée dans mon testament comme l'exécutrice de mes dernières volontés. Je donne à Raoul une terre qui, avec ce qui lui revient de son grand-père, le mettra à même de vivre convenablement. A présent que vous connaissez l'état de mes affaires, vous pourrez régler votre course plus sûrement. Béatrice, j'en suis sûr, vous payera vos services avec affection ; et, quand le moment sera venu, elle saura les apprécier et les récompenser selon leur valeur.

S'il avait pu voir l'expression qui passa sur les traits d'Hélène, tandis qu'il prononçait, d'un ton protecteur, ces dernières paroles, son sang se serait glacé dans ses veines.

Mais, un moment après, elle releva la tête, et dit avec un accent de tristesse, comme si ces observations l'avaient sérieusement affectée :

—Je suis reconnaissante, monsieur, pour l'explication que vous venez de me donner. C'est une nouvelle preuve de votre noble charité envers une orpheline sans amis.

—Ne parlez donc pas de charité, Hélène, s'écria le baron avec impétuosité, n'employez plus ce mot, je le déteste.

—Du moins, monsieur, dit-elle, je ferai tout mon possible pour être digne de... de votre bonté pour moi.

Il y eut une pause. Il sentit qu'il y avait un léger ton de sarcasme dans son accent, mais il n'en fit pas d'observation.

Au bout d'un moment, elle dit, comme si cette réflexion lui venait à l'esprit :

—Pardonnez-moi cette question, si elle était de celles que je ne dois pas faire ; mais elle s'est présentée à ma pensée, tandis que vous m'exposiez les dispositions que vous avez prises, et j'espère que vous ne la trouverez pas déplacée.

—Je ne la trouverai pas déplacée, Hélène, si vous la faites, répliqua-t-il.

—Mon cher oncle, dit-elle, en lui faisant un des plus agréables sourires, ce que je voudrais savoir, c'est où iraient toutes ces belles propriétés, dans le cas où Béatrice les quitterait ?

—Où Béatrice les quitterait, Hélène ?

—C'est-à-dire, cher oncle, dans le cas, où